

Michel Lefebvre, Pierre Crépeau, Philippe Sicard

Michel Lord

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2008). Compte rendu de [Michel Lefebvre, Pierre Crépeau, Philippe Sicard]. *Lettres québécoises*, (131), 41–42.

☆☆☆

Michel Lefebvre, *On va gagner!*,
Montréal, Les Herbes rouges, 2007, 204 p., 16,95 \$.



Gober les potins

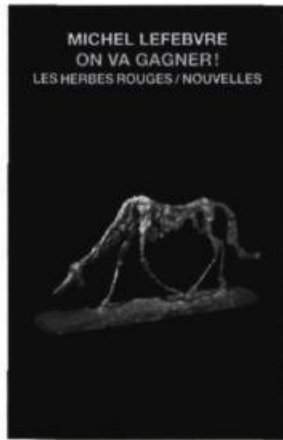
Bibliothécaire, Michel Lefebvre est certainement avide de livres, de mots, de tout.

Cela semble parfois excessif. Dès la première nouvelle, au titre révélateur, « Je leur parlerai de nous tous », le narrateur parle trop et laisse trop de personnages parler de tout et surtout de rien. Ça évoque le monde entier, des tas de gens, et, parti de Montréal, ça finit à Orangeville, en Ontario, où le narrateur se promet de parler de tous ceux qu'il connaît. Cette fragmentation extrême produit un effet de baroque, déstabilisateur dans le genre de la nouvelle. Ce baroque se retrouve aussi dans de nombreuses autres nouvelles, dont « S'occuper de Jacques », sur le mode festif et comique, presque magique ou fabuleux, avec le chien Jacques qui chantonne, en réponse à un policier « fier [...] de vivre au Canada » : « Terre de nos aïeux, crotte de beu! » et en « tirant une pisse en direction de l'uniforme » (p. 50). Plutôt hilarant.

Dans presque chacune des seize nouvelles, il y a comme une bouée de sauvetage qui ne sauve rien, ce Bertin Lespérance, repris du premier recueil, *Les avatars de Bertin Lespérance*, acteur ou narrateur, qui a tous les âges, tous les métiers possibles, véritable être métamorphique, insaisissable, inclassable, informe. Dans cette foulée, Lefebvre semble souvent vouloir casser la forme narrative, avec ses récits qui parlent de toutes sortes de choses, et puis qui, à la fin, dérapent vers un imprévu qui donne un certain relief à l'insignifiant accumulé.

« Petit mardi jusque-là », par exemple, met en scène Justine, une employée de bibliothèque à Montréal, qui n'a pas la vie facile. Elle cherche à fuir Bertin qui « lui abandonnait avec plaisir [l'indexation des] platitudes québécoises » (p. 68). Puis, elle va dans une pâtisserie-charcuterie tenue par une Française, avec laquelle elle s'engueule, et où elle se trouve avec un client nommé Bertin, qui a un chien nommé Jacques. « Cadeau d'anniversaire » se présente comme une autre nouvelle de forme baroque : Bertin Lespérance, toujours lui, parle entre autres choses d'environnement et dit « encourage[r] le petit commerçant » (p. 92). À la fin, il rencontre une caissière avec qui il a un échange touchant l'orthographe d'un mot. Dans « Le sens des affaires », Bertin Lespérance fait venir une femme pour lui proposer de vivre avec lui, vieil homme riche. Elle refuse mais va lui acheter des revues avant de partir. La finale se passe dans une Maison de la presse et n'a aucun rapport avec ce qui vient avant. Ça parle en anglais et en français, il y a une querelle au sujet d'un sac, et finalement, elle n'achète rien.

Ces finales étonnantes dans de petits commerces — échanges de biens, de mots — font figure de leitmotiv au milieu de la logomachie.



MICHEL LEFEBVRE

raconte sa vie, ses activités de défloraison de couronnes de fleurs et de petites filles. C'est là le florilège de Bertin.

Enfin, coup de théâtre, la dernière nouvelle, éponyme, reprend, à l'échelle du recueil, la cassure formelle. « On va gagner! », un texte de quelques lignes, décrit une descente d'escalier au terme de laquelle un jeune homme dit à une petite fille : « *This way Charlotte... Come my love... On va gagner!* » (p. 210) Sans plus. Rien à comprendre.

Très écrit, trop, diront les craintifs, *On va gagner!* est un recueil aussi hétéroclite qu'unifié par certaines figures récurrentes, mais toujours un peu déroutantes. Lefebvre préfère l'inconfort verbal à tout.

☆☆☆

Pierre Crépeau, *Madame Iris et autres dérives de la raison*,
Ottawa, David, 2007, 198 p., 20 \$.

L'horreur humaine

Anthropologue à la retraite depuis plus de quinze ans, Pierre Crépeau s'intéresse à l'anthropos à l'esprit dérangé et s'ingénie à imaginer des histoires horribles.

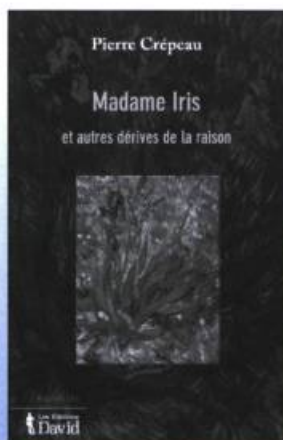
De factures traditionnelles, les douze nouvelles exploitent toutes la thématique de la mort (meurtres, suicides, fins mystérieuses).



PIERRE CRÉPEAU

Le recueil s'ouvre comme par contraste sur la description des effets sublimes de la belle voix d'un jeune homme qui entonne, dans « Le Credo de la Quasimodo », son chant du cygne, car la chute révèle qu'il vient de tuer par jalousie un homme qui aimait trop sa jeune sœur adorée. Le meurtre se fait plus sordide dans « La maison hantée » et « L'odeur de la mort ». Dans la première nouvelle, dont le titre rappelle une nouvelle facétieuse de Louis Fréchette parue en 1896, Crépeau imagine une histoire qui doit tout à la tradition du

fantôme. Le fantôme en question aurait été assassiné par une voisine qui n'hésitera pas à se débarrasser de son fils lorsque ce dernier aura été mis sur la piste de la coupable par le fantôme lui-même. Quant à « L'odeur de la mort », tout y est macabre à souhait. Des rats envahissent une ferme, une seule, et par milliers. Un jeune homme laid et rejeté par ses parents trouve un plaisir immense à les chasser. Un jour, on trouve père et mère assassinés, et le garçon disparu, comme les rats. L'avant-dernière nouvelle, « Un cadavre frais au musée », moins inspirée, évoque un meurtre en finale, mais le texte porte essentiellement sur la visite que rend un père à sa fille qui travaille au Musée des civilisations. Elle y est malheureuse à cause d'une patronne insupportable et que l'on retrouve assassinée. Le père reste auprès de sa fille pour lui assurer un alibi. Tout se passe comme si l'auteur avait voulu rendre compte de l'atmosphère bureaucratique intenable qui règne dans ce musée où il a travaillé.



Sur un autre ton, la nouvelle éponyme, « Madame Iris », fait penser à « Un jardin au bout du monde » (1975) du recueil du même titre, de Gabrielle Roy. Une femme se passionne pour les iris pour oublier le désastre que représente son mariage avec un homme violent, buveur et taciturne. Elle se noue d'amitié avec le narrateur. C'est l'occasion de longues conversations où la dame fait l'étalage de son savoir encyclopédique sur la fleur et ses liens avec l'histoire. Elle sait aussi comment concocter un poison à partir de cette plante. Le narrateur la retrouve morte, étendue dans son jardin.

« Le temps mis en boîte » est un texte alourdi par l'érudition d'un collectionneur cette fois, obsédé par « une seule idée » (p. 116) fixe. Trente pages sont presque entièrement constituées de discussions savantes ou pseudo-philosophiques sur le temps, un temps qui se mesure à la minute près, car l'obsédé mourra à une heure précise qui se répète dans le récit comme pour annoncer sa fin. L'idée fixe qui tue...

Morts mystérieuses ou franchement horribles, empoisonnement, odeurs d'inceste, d'infanticide, de parricide, le tableau est complet. Le communiqué évoque *La Scouine* d'Albert Laberge. L'ouvrage est honnête, mais je n'irais pas si loin.

☆ 1/2

Philippe Sicard, *Récits et fantasmes murmurés à une femme. Nouvelles érotiques*, Montréal, Christian Feuillette éditeur, 2007, 228 p., 22,95 \$.

Non, non et noon !



PHILIPPE SICARD

Je fais rarement de confidences, mais je peux avouer que la pruderie n'est pas mon fort.

Cela dit en guise de préambule à mes brefs commentaires sur un recueil de nouvelles qui se prétendent érotiques. Sur le fond peut-être. Encore faut-il qu'en littérature on y mette la forme, qu'on y retrouve une écriture.

Dans ces soi-disant récits, on ne trouve que des descriptions de quinze fantasmes sexuels, toujours à peu près les mêmes et tous énoncés au présent de l'indicatif, par un je, un homme sans qualité autre que son membre et son désir, qui s'adresse à un vous, toujours une femme à peu près indifférenciée. Et l'on se déshabille n'importe où et tout le temps pour forniquer ou se jouer après, gros orteil sous la table à l'avenant...

Dans « La technologie », le narrateur pense faire durer le suspense en décrivant une femme en train de déballer un cadeau offert par un homme : un vibreur que l'on a vu venir d'une manière aussi subtile qu'une locomotive. Pour le suspense, on repassera. Puis elle l'essaie devant lui, cet appareil qui « s'en donne à queue-joie » (p. 51). Banal



comme c'est pas possible. « Le théâtre noir » offre la description des ébats entre un homme et une femme noire, la seule qui se distingue des autres, et encore, par la seule couleur de sa peau. Pour le reste, c'est du pareil au même, toujours très subtil : « Vous m'attirez encore par la queue, vers votre chatte. » (p. 66) « Quel délice que votre cul entrouvert. » (p. 67-68)

Deux longues nouvelles nous donnent le coup de grâce. « La septième épreuve » est une épreuve à lire : une longue description de 35 pages d'une soi-disant épreuve sexuelle où il s'agit d'identifier, lors d'un concours bizarre, celle qui palpe, branle, suce, etc. Ça ne rime à strictement rien, c'est comme le reste, à peine un récit, plutôt une énumération de gestes répétitifs — ceux-là même qui parsèment tout le recueil —, et c'est long et plat.

« Non, non et noon ! » offre en 46 interminables pages de descriptions d'ébats sexuels aussi insipides que redondants, et d'échanges verbaux aussi excitants que la conversation de Charles Bovary : plat comme un trottoir.

« Le fantasme fucké » a pour incipit cette phrase évocative : « J'ai envie de faire l'amour. » (p. 169) Ainsi pourraient commencer et finir tous ces « fantasmes ». « Le chat libre » se présente comme un dialogue érotique aussi fascinant que dans les autres nouvelles (la répétition tue). Il s'agit d'un échange dans Internet, d'un chat interrompu brusquement. Ce recueil aurait dû être interrompu avant sa parution.